

Werner Mork : Les soldats de l'Armée rouge prisonniers de guerre à Baumholder

Ce témoignage a été rédigé par Werner Mork (*1921), de Kronach, en janvier 2005 :



L'hiver 1941-1942 allait s'avérer terrible pour les soldats allemands exposés aux rigueurs de l'hiver russe à l'Est. Moi, en revanche, j'étais assis avec mes camarades de l'unité de transmission dans des casernes bien chauffées ; pour nous, le front de l'Est était très lointain. C'était comme si, chez nous, nous n'avions pratiquement rien en commun avec nos camarades qui devaient se battre, souffrir et mourir en Russie. C'était pour nous un autre monde, avec lequel nous n'avions aucun lien direct, que nous ne « vivions » qu'à travers les actualités cinématographiques. J'allais moi-même vivre ma propre expérience en ce qui concerne le traitement des « sous-hommes », et ce sur le terrain du camp d'entraînement de Baumholder. Ce fut pour moi une expérience horrible.

Nous savions que le terrain d'entraînement proprement dit abritait des **Russes**, qui y étaient affectés pour réparer les dégâts causés aux bâtiments lors des tirs à balles réelles et pour les remettre en état en vue d'une nouvelle séance de tir. Nous étions au courant de cela, mais nous n'en savions pas plus sur le camp qui s'y trouvait, que nous n'avions d'ailleurs pas encore vu, contrairement à un camp situé à **proximité immédiate de la gare de Baumholder**, juste au bord de la route menant à la gare. Ce camp abritait des **prisonniers de guerre français** qui y menaient une existence misérable. Sur le chemin de la gare, nous devons passer devant ce camp, ce qui nous était toujours très « désagréable ». Nous devons alors voir ces pauvres types végéter littéralement, nous devons les voir nous supplier pour un peu de nourriture, pour une petite chose comestible. C'étaient des figures de misère qui essayaient sans cesse d'atteindre la clôture du camp, mais qui étaient toujours repoussées par les gardes, qui nous hurlaient aussi dessus quand nous nous arrêtions. Nous avons ensuite appris que ce camp était un camp disciplinaire, une annexe d'un camp de prisonniers de guerre plus grand situé dans les environs, où se trouvaient les prisonniers qui, selon la direction allemande du camp, s'étaient rendus coupables d'infractions. Même si c'était le cas, nous trouvions tout de même scandaleux la manière dont ces personnes étaient traitées, ou plutôt maltraitées. C'est avec horreur que nous avons remarqué que ces prisonniers cherchaient des vers et d'autres bestioles sous l'écorce des arbres du camp pour les manger.

Nous avons alors appris que ce camp pénitentiaire accueillait principalement des officiers français qui avaient été soumis à un « traitement spécial » pour avoir tenté de s'échapper, du moins c'est ce qu'on nous disait. Pour nous, il était bouleversant et honteux de voir cette misère, dont nous ne pouvions imaginer qu'elle puisse encore s'aggraver. Mais moi, du moins, j'allais devoir me rendre à l'évidence.

C'était début décembre 1941 lorsque j'ai reçu un appel de l'officier chargé de l'intendance, qui m'a chargé, moi qui étais ce jour-là le chef de cuisine de la cantine du régiment, d'aller chercher à la gare de Baumholder quelques wagons de pommes de terre destinés au régiment. Je me suis immédiatement rendu à la gare, où j'ai trouvé plusieurs camions prêts à charger les pommes de terre. On n'attendait plus que moi pour réceptionner le transport

ferroviaire. Mais cela ne s'est pas produit, car à quelques mètres seulement des wagons, une odeur très étrange m'a déjà frappé, qui s'est transformée, à l'ouverture des portes, en une puanteur bestiale. Les pommes de terre avaient gelé pendant le transport et étaient complètement gelées, d'où cette odeur épouvantable, insupportable. Dans les wagons, il ne restait plus que des déchets immangeables, des ordures qui auraient dû être enfouies dans une fosse.

Scandalisé par cette saleté, j'ai refusé de prendre en charge les wagons et j'ai immédiatement appelé l'officier chargé de l'intendance pour l'en informer. Il m'a alors dit qu'il allait immédiatement prendre des dispositions et me tenir au courant, et que d'ici là, je devais rester à la gare. Je devais toutefois veiller à ce qu'il n'arrive rien d'autre au convoi, j'en étais chargé et responsable. Il fallut ensuite un certain temps avant que quelque chose ne se passe à la gare, mais sans qu'aucun appel ne vienne du régiment. Soudain, de petites charrettes tirées par des chevaux, de véritables charrettes de paysans, capturées lors de la campagne de Russie, firent leur apparition. Avec ces charrettes vinrent des prisonniers de guerre russes provenant du camp situé sur le terrain d'entraînement. J'avais l'air un peu perplexe quand un sous-officier, qui aurait pu être mon père vu son âge, s'est présenté à moi et m'a dit qu'il avait été chargé par le commandement du terrain d'entraînement de prendre en charge les pommes de terre se trouvant à la gare pour le camp de prisonniers de guerre. Les Russes qui se trouvaient avec lui allaient immédiatement décharger les wagons et transborder les pommes de terre sur les charrettes. À l'objection selon laquelle les pommes de terre étaient tout à fait immangeables, l'officier répondit que je n'avais aucune idée de tout ce que ces types - il faisait allusion aux Russes - étaient capables de manger, quand ils avaient la chance d'avoir quelque chose. C'est ce qu'il dit, puis, invoquant ses ordres, il fit ouvrir les wagons pour commencer le déchargement.

Ce qui s'est passé ensuite me hante encore aujourd'hui. Les portes des wagons n'étaient pas encore tout à fait ouvertes que les Russes se sont déjà jetés sur les pommes de terre pourries et se sont enfoncé cette bouillie et cette crasse dans la bouche à pleines mains, sans se soucier de l'odeur infernale qui se dégageait de ces déchets. Lors du transbordement sur les charrettes, ils essayaient sans cesse d'enfoncer à mains nues ces déchets ramassés dans leur bouche, tandis que les sentinelles allemandes tentaient de les en empêcher par la force, à coups de crosse de carabine, de coups de pied et de coups, non pas pour les empêcher d'avaler cette saleté, mais pour empêcher le « vol ». Ils considéraient cela comme leur devoir. Ces soldats allemands étaient tous des Landeschützen, c'est-à-dire des personnes âgées, recrutées en tant qu'anciens soldats de la dernière guerre pour garder les prisonniers de guerre dans les camps aménagés. Des hommes âgés, des pères de famille, qui, n'étant pas aptes au combat, avaient été affectés à ce service en tant que Landeschützen, qu'ils accomplissaient avec zèle et diligence.

C'étaient des soldats tout à fait ordinaires de la Wehrmacht, ni racistes, ni nazis endurcis, ni membres d'unités spéciales. Et les supérieurs de ces soldats étaient des sous-officiers et des officiers tout à fait ordinaires qui, bien qu'étant déjà des « messieurs » d'un certain âge, accomplissaient leur service dans les bataillons des Landeschützen, service qui consistait principalement à surveiller les prisonniers de guerre. Ces soldats allemands trouvaient que la manière dont ils traitaient les prisonniers était bonne et juste ; ils ne considéraient en aucun cas cela comme inhumain, car après tout, ces Russes n'étaient que des « sous-hommes » qui ne méritaient pas mieux. J'allais encore en voir davantage en matière de traitement des « sous-hommes ».

Le déchargement des wagons était terminé, les ordures nauséabondes avaient été chargées sur des charrettes, et les Russes s'étaient gavés de ces immondices autant qu'ils le pouvaient. Je devais maintenant monter au camp avec le sous-officier pour y faire certifier la « réception en bonne et due forme » de ces déchets putrides. Les règles étaient les règles, même pour cette opération peu recommandable. Ce que j'ai ensuite vécu dans le camp des prisonniers de guerre russes était encore plus épouvantable que ce qui s'était passé à la gare. Une partie de cette bouillie, qui avait autrefois été de bonnes pommes de terre allemandes, était immédiatement jetée telle quelle, sans être nettoyée ni épluchée, dans de grandes marmites pour y être « cuite », et la bouillie répugnante qui en résultait était versée dans les casseroles des Russes comme « repas chaud ». Et ils se jetaient sur cette bouillie avec une faim de loup

et l'engloutissaient. Ce n'étaient plus que de misérables créatures, horriblement avilies et humiliées, des figures de misère marquées et tourmentées par la faim et le froid. Il n'y avait plus aucune trace de dignité humaine, qu'ils n'avaient d'ailleurs jamais possédée selon l'interprétation allemande, ces « sous-hommes ».

Mais j'allais encore « vivre » bien d'autres choses ce jour-là dans ce camp. Le commandant du camp était un adjudant allemand qui avait perdu un bras en Russie ; il aurait passé quelques jours en captivité chez les Russes, où il aurait été maltraité jusqu'à ce qu'il puisse être libéré. C'est en tout cas ce que m'a raconté l'un des soldats. Cet homme se vengeait à sa manière des Russes qui étaient désormais entre ses mains. Il se promenait avec son étui de pistolet ouvert, car ainsi, le pistolet qui s'y trouvait était à portée de main à tout moment et pouvait être utilisé immédiatement. Il s'agissait du lourd pistolet de la Wehrmacht, le « célèbre 08 », qui, grâce à son calibre, produisait les « meilleurs effets » lorsqu'on tirait sur l'ennemi.

C'est surtout le soir, lorsque les Russes rentraient au camp en longue colonne après une dure journée de travail sur le terrain d'entraînement, que le chef exerçait sa vengeance. Les prisonniers étant complètement épuisés, il arrivait régulièrement que certains ne suivent pas, restent en arrière ou s'effondrent de faiblesse, à bout de forces. C'était alors le moment du sergent-chef, qui, avec son pistolet, donnait le « coup de grâce » à ces « sous-hommes » prétendument déjà morts. Il abattait sans pitié ces « sous-hommes », qu'ils soient vraiment morts ou presque, selon la devise : seul un Russe mort est un bon Russe. Le cadavre devait ensuite être jeté par les Russes encore en vie dans une fosse de chaux, mais ceux-ci arrachaient d'abord de leur camarade assassiné les vêtements qu'il portait encore sur le corps, afin de s'approprier ces lambeaux. Puis venait le déversement de chaux sur le cadavre. Comme la nuit était tombée lors de ma « visite », j'ai pu moi-même être témoin de certaines des agissements de ce commandant, et cela m'a donné la nausée. Mais même les braves tireurs nationaux parlaient avec une grande gêne de ce qui se passait dans le camp, y compris du fait qu'il y aurait eu des cas de cannibalisme. En parler semblait tout à fait normal. Normal dans la mesure où, selon eux, on ne pouvait guère s'attendre à autre chose de la part de ces « sous-hommes » et « non-chrétiens ».

Pour moi, c'était incroyable, je ne pouvais pas concevoir qu'il puisse encore y avoir du cannibalisme. Mais je ne savais pas encore non plus ce que signifiait avoir faim, je ne savais rien de la possibilité de mourir de faim, je ne savais rien de ce dont les gens sont capables lorsqu'ils sont à moitié fous de faim et qu'ils peuvent alors commettre les pires atrocités pour peut-être encore survivre dans la détresse la plus totale, même si ce n'est alors qu'une vie de végétation. Des années plus tard, j'ai su par expérience ce que signifie avoir une faim atroce et de quoi un être humain est capable pour ne pas mourir de faim. Mais à l'époque, je ne connaissais pas encore cet état de désespoir total où l'on est capable du pire pour mettre la main sur quelque chose de comestible, même s'il s'agit de saleté et d'ordures. À l'époque, en 1941, j'étais un soldat bien nourri et toujours rassasié, qui regardait avec horreur la misère qui régnait dans le camp des Russes. À cette vue, il ne m'aurait jamais traversé l'esprit qu'en 1945, dans le camp américain en tant que prisonnier de guerre allemand, je ferais moi aussi quelque chose d'impossible pour apaiser un peu ma faim, que je pourrais voler des restes de nourriture dans la fosse à ordures des Américains.

J'étais horrifié par l'inhumanité des soldats allemands, dont j'avais déjà eu un aperçu au camp de travail pour les Français. Là-bas, personne n'était certes tué délibérément, mais bon nombre d'entre eux mouraient « simplement » de faim. La misère due à la faim qui régnait également dans ce camp était pour moi une inhumanité inconcevable. De telles conditions dans les camps allemands où étaient hébergés les prisonniers de guerre constituaient à mes yeux et selon ma sensibilité une cruauté sans pareille, qui me semblait indigne de la Wehrmacht. Il ne pouvait être question d'un traitement honorable des soldats prisonniers de guerre, malgré les accords internationaux en vigueur.

De retour à la caserne, j'ai raconté à mes camarades ce que j'avais vécu et j'ai ajouté : « Malheur à nous si nous perdons la guerre, que nous arrivera-t-il alors ? L'horreur s'abattra alors pleinement sur nous ; Dieu fasse que cela n'arrive jamais. » Mais j'ai alors constaté que mes camarades n'étaient pas de cet avis, ils voyaient les choses autrement. Avant tout, ils n'appréciaient pas du tout que je m'exprime de manière aussi négative à ce sujet ; je ferais

mieux de m'abstenir, cela pourrait sinon devenir très dangereux pour moi si d'autres entendaient de tels propos de ma part. Cela mis à part, ils étaient d'avis que les Russes ne méritaient pas mieux. Un traitement humain n'était pas de mise avec eux. Les Russes n'étaient en réalité que des « sous-hommes », voire, pour certains, des bêtes. La pitié n'avait absolument pas sa place. De plus, on pouvait sérieusement se demander comment les Russes traiteraient les soldats allemands s'ils tombaient prisonniers chez eux. Il fallait partir du principe qu'ils les tueraient tous et qu'ils n'avaient certainement pas mis en place de camps pour les soldats allemands. Je ne devais pas me comporter ainsi, après tout, nous étions en guerre, et la guerre à l'Est n'était tout simplement pas une guerre normale contre des ennemis normaux.

C'est ce que j'entendais de la bouche de mes chers camarades, qui se vantaient d'un « savoir » tiré des actualités cinématographiques allemandes, des journaux militaires et d'autres médias imprimés. Ce n'était pas le fruit de leur propre réflexion, mais le résultat de la propagande, une propagande qui est restée « efficace » même après 1945, comme par exemple sur les affiches électorales représentant le visage grimaçant d'un soldat de l'Armée rouge, qui était exactement le même que les visages grimaçants diffusés sous Goebbels, systématiquement représentés comme des visages mongols.

Si, jusqu'à présent, je n'avais encore rien perçu de l'horreur et de la misère réelles de la guerre, si je n'avais encore jamais vu de champ de bataille jonché de morts et de blessés, ce que je venais de vivre, cette terrible confrontation avec l'inhumanité, marqua le début d'un changement dans mon attitude envers la guerre et ses événements. Je ne pouvais plus voir la guerre comme je l'avais fait autrefois dans ma naïveté. Je commençais à douter fortement du sens d'une guerre, quels que soient les belligérants. Je commençais à comprendre que la guerre n'est pas une grande aventure, mais quelque chose de terrible, d'horrible.

J'en suis alors venu à penser que les guerres n'étaient finalement pas une nécessité absolue. Les guerres peuvent être évitées, pourvu que les peuples et leurs dirigeants le veuillent vraiment. J'étais désormais convaincu qu'il n'existait pas de guerre juste, car toute guerre n'est qu'une fin criminelle en soi, visant à commettre des spoliations, des conquêtes et des oppressions. Je commençais à voir l'histoire de l'humanité d'un autre œil, y compris les guerres menées non seulement par des souverains séculiers, par de cruels despotes, mais aussi au nom d'ismes de toutes sortes, et en particulier au nom des ismes religieux du christianisme, menées au nom du Seigneur, le Tout-Puissant, qui était pourtant censé être un Dieu d'amour. Comment ce Dieu pouvait-il rester les bras croisés tandis que « son » peuple tuait d'autres êtres humains, comme c'était à nouveau le cas aujourd'hui ? Comment pouvait-il permettre que de tels méfaits se produisent, tels que ceux dont j'avais été témoin ?

Pourquoi fallait-il sans cesse des guerres où l'on tuait et blessait des gens qui n'avaient commis d'autre crime que d'être soudainement considérés comme des ennemis, et ce, uniquement parce qu'un État quelconque déclarait la guerre à d'autres peuples pour mener son propre conflit ? La raison humaine, qui était censée exister et qui était pourtant un don divin, ne devait-elle pas enfin s'imposer ? Le sinistre bruit des sabres ne devrait-il pas enfin cesser, et ce, chez tous les peuples du monde entier ? De telles pensées, et d'autres encore, s'intensifiaient en moi, mais je ne pouvais m'exprimer à ce sujet, car toute déclaration en public, même en petit comité, pouvait, dans certaines circonstances, mettre ma vie en danger.